PATHOLOGIE SPÉCIALE.

PREMIÈRE CLASSE DE MALADIES.

ALTÉRATIONS DES TISSUS, CONSISTANT DANS UN APPEL PLUS CONSIDÉRABLE QUE DANS L'ÉTAT NORMAL, DES FLUIDES QUI LES PARCOURENT NATURELLEMENT, AVEC AUGMENTATION DE L'IRRITABILITÉ, OU IRRITATIONS.

De l'irritation en général.

Les actes dont l'ensemble constitue la vie ne sont produits dans toute leur plénitude que sous deux conditions : la première est celle de l'intégrité des organes qui les exécutent, et la seconde, l'action des stimulants. Cette seconde condition en suppose une troisième, savoir, l'aptitude des organes à ressentir l'influence de ceux-ci ; on nomme cette aptitude *irritabilité*.

Outre cette propriété dont jouissent tous les tissus de ressentir plus ou moins vivement l'influence des stimulants, et peut-être en vertu de cette propriété, ils sont, dans l'état naturel, parcourus par des liquides et le siége d'actes ou de mouvements de composition ou de décomposition *communs à tous*, et variables seulement en énergie dans chacun d'eux. Ces phénomènes sont les mêmes à la peau, dans le tissu cellulaire, dans un muscle, une membrane muqueuse, une séreuse, la substance cérébrale, etc. Dans tous, en effet, il y a également abord et départ continuel de molécules, combinaisons et décombinaisons non interrompues, afflux et reflux de fluide nerveux ; seulement, ces mouvements sont plus bornés ou plus considérables, plus rapides ou plus lents, suivant le degré de vitalité des tissus. C'est à cet ordre de phénomènes, à cette action moléculaire qui constitue la vie propre des tissus, que nous donnons le nom d'*action organique*. Il faut bien se donner de garde de confondre cet ordre de phénomènes avec les actes vitaux que l'on nomme *fonctions*, actes différents pour chaque tissu, et ne dépendant que d'une manière indirecte de l'action organique.

On ignorera longtemps encore en quoi consiste cette action, et, jusqu'à ce qu'on en ait pénétré les mystères, il faudra se contenter d'en partir comme d'un fait primordial, dominant un grand nombre d'autres faits pathologiques. Quand on saura comment elle s'exerce, on découvrira bientôt comment elle se trouble, et réciproquement, et l'on aura fait un pas immense dans la connaissance de la nature intime des maladies. Mais aujourd'hui, dans l'état actuel de la science, tout ce qu'il nous est possible d'en voir, d'en apprécier, d'en constater, c'est que, dans certaines circonstances, elle est augmentée, et que dans d'autres elle est diminuée. Nous voyons en effet des tissus dont l'irritabilité s'accroît sous l'influence de certains agents, et qui sont alors parcourus ou pénétrés par une plus grande quantité de fluides sanguins, lymphatiques, ou nerveux, que dans l'état normal ; et dans d'autres circonstances, ce sont les phénomènes contraires que nous observons. Il est évident que, dans le premier cas, tous les phénomènes appréciables de l'action organique sont accrus, et que, dans le second, ils sont diminués. La première de ces modifications matérielles est l'*irritation*, la seconde est l'*asthénie*.

L'irritation consiste donc dans l'augmentation de l'action moléculaire, ou organique, des tissus. Cependant, tant que cette augmentation de l'action organique ne dépasse pas certaines limites, elle est compatible avec la santé, et on la désigne de préférence sous les noms d'*excitation*, d'*orgasme*, et quelquefois sous celui d'*irritation physiologique* ou *normale*. Mais aussitôt que les liquides abondent dans un tissu en telle quantité, et que l'irritabilité y est accrue à ce point qu'il ne peut plus remplir librement la fonction qui lui est départie, l'*irritation morbide* commence. L'irritation morbide, ou tout simplement l'*irritation*, consiste donc dans l'*augmentation de l'action organique moléculaire d'un tissu, au-delà des limites compatibles avec l'exercice libre de sa fonction*. Mais nous ferons observer que, la transition de l'irritation physiologique à l'irritation morbide étant insensible, cette dernière peut exister déjà dans un tissu, sans que le trouble de la fonction soit bien appréciable.

Or, si l'irritation est le premier phénomène appréciable dans tout accroissement de l'action organique, ou mieux si elle n'est que l'expression de ce fait hyperphysiologique, si elle forme le

point de départ d'un grand nombre de maladies, si en commençant par ce phénomène morbide, on peut suivre logiquement et sans interruption jusqu'aux dernières conséquences matérielles de la maladie, tout l'enchaînement des rapports de causalité d'une foule d'affections; si, remontant au contraire des effets aux causes, en partant de mille points divers, on converge irrésistiblement vers cette cause première, et qu'immédiatement au-delà on se trouve dans un ordre nouveau de faits, celui des phénomènes normaux ou physiologiques, il est évident que l'augmentation de l'action organique est *un* des faits primordiaux de la pathogénie, et l'irritation, la plus haute généralisation à laquelle il soit possible de s'élever en pathologie *dans l'état actuel de la science*.

En découvrant cette idée générale et féconde, Broussais a donc bien pu croire qu'il avait trouvé le lien théorique qui devait entraîner tous les faits de la pathologie médicale, comme l'attraction relie les phénomènes de la mécanique céleste. Une masse imposante de faits se rattachait déjà sans efforts à cette théorie; chaque jour elle élargissait son cercle pour en embrasser de nouveaux, et les phénomènes les plus rebelles à son joug semblaient devoir venir incessamment s'y plier et s'y soumettre. C'était un intéressant spectacle pour les amis de notre belle science que de la voir s'avancer d'un pas ferme et rapide pour prendre rang parmi les plus positives, aux acclamations enthousiastes d'une foule d'esprits ardents qui déjà saluaient son glorieux avénement, et malgré les résistances qui embarrassaient sa marche. Mais les temps d'aussi glorieuses destinées n'étaient pas encore venus pour elle; un grand progrès seulement s'était accompli, et ce progrès consistait dans le rapprochement analogique d'états morbides considérés jusqu'alors comme très différents, savoir: les *inflammations*, les *hémorrhagies*, les *névroses*, les *sub-inflammations*, les *hyperdiacrisies* et les *hypertrophies*, et dans leur ralliement à une cause commune, l'*irritation*.

C'est à ces limites en effet qu'il faut circonscrire le domaine de l'irritation. Tout en rendant hommage au génie de Broussais, nous avons, dès la première édition de cet ouvrage, retranché de ce domaine toutes les transformations *graisseuses*, *cutanées*, *muqueuses*, *fibreuses*, *cartilagineuses* et *osseuses*; toutes les productions morbides, telles que les *productions cornées*, les *végétations*, les *polypes*, les *fongus*, les *pseudo-membranes*, les *kystes* et les *entozoaires*; toutes les désorganisations, *tubercules*, *mélanoses*, *cyrrhose*, *squirrhe* et *cancer*, *carcinome* et *pourriture d'hôpital*, et enfin la plupart des *gangrènes*, sans contester, et en faisant même ressortir la part qu'elle prend dans quelques cas à la production de ces états morbides. Ces opinions sont assez généralement adoptées.

Non plus comme théorie générale et absolue, mais comme théorie partielle et relative, celle de l'irritation réclame une étude attentive; nous allons donc exposer et discuter avec soin les lois qui la régissent.

L'irritation se développe sous l'influence de la plupart des agents de la nature. Nous avons déjà vu que c'étaient précisément les agents nécessaires à l'entretien de la vie, tels que l'air, l'eau, la chaleur, la lumière, l'électricité et les aliments, qui étaient les causes les plus fréquentes des maladies en général. Ce sont aussi ces causes qui font naître le plus communément l'irritation; mais ce ne sont pas les seules. Toutes les actions physiques et chimiques peuvent aussi la produire; elle se développe fréquemment aussi sous l'influence des affections morales; enfin, on la voit naître assez souvent par l'effet de causes dont la nature est inconnue. Il est digne de remarque que, toutes choses égales d'ailleurs, les irritations qui se développent sous l'influence des agents physiques ou chimiques sont les moins graves et les moins difficiles à guérir; que celles qui sont produites par les causes ordinaires de maladies au milieu desquelles l'homme est incessamment plongé, ont plus de gravité et sont plus rebelles que les premières aux moyens thérapeutiques; et que les troisièmes, celles qui sont provoquées par des affections morales, sont les plus dangereuses et les plus opiniâtres de toutes. Il est facile de se rendre compte de ces faits, en réfléchissant que les agents chimiques et physiques trouvent en général l'organisation parfaitement saine lorsqu'ils viennent à l'altérer, tandis que les autres causes l'ont presque toujours modifiée profondément, et longtemps à l'avance préparée en quelque sorte à l'irritation, lorsque, par une dernière impression, elles viennent y déterminer le développement d'un état

morbide. Dans le plus grand nombre des maladies, en effet, on remarque qu'il n'existe pas un rapport bien évident entre l'action de ces causes et les effets qu'elles produisent; tous les jours par exemple, on voit naître des pleurites, des pneumonites, etc., dont l'apparition n'est pas suffisamment expliquée par les causes qu'on présume les avoir produites, et dont même, dans certains cas, on cherche en vain à découvrir les causes efficientes. Quant aux irritations qui se développent sous l'influence de ces agents dont la nature est inconnue, tels que ceux de la variole, de la scarlatine, etc., elles n'offrent d'autres particularités que d'avoir une marche déterminée et toujours la même.

L'irritation est toujours primitivement locale; jamais elle ne peut exister à la fois dans toutes les parties du corps. Mais elle peut occuper en même temps deux, trois et même un plus grand nombre d'organes. On remarque toujours alors que la souffrance de l'un de ces organes domine et masque celle des autres. *Duobus laboribus simul existentibus, vehementior obscurat alterum* (Hippocrate). Ce n'est que dans les cas où l'irritation est peu intense, que plusieurs travaux morbides paraissent pouvoir exister ensemble au même degré; et souvent même alors ils alternent de manière à dominer tour à tour pendant une durée indéterminée et même inégale pour chacun d'eux. Dans la règle, lorsque l'irritation dominante est terminée, l'irritation dominée se réveille et parcourt ses périodes; dans l'exception, au contraire, toutes les irritations, existant simultanément, marchent et arrivent ensemble à la terminaison. Dans aucun cas il n'existe de maladies générales.

L'irritation trouble, dérange, affaiblit la fonction du tissu qu'elle occupe. Il semble, au premier abord, que l'action organique d'un tissu étant augmentée, sa fonction devrait s'exercer avec plus d'énergie. Mais il est facile de prouver que l'action organique des tissus n'a qu'une action éloignée sur l'exercice de leurs fonctions. Si l'estomac digère, par exemple, ce n'est pas parce que du sang et du fluide nerveux le pénètrent et en partent sans cesse, et parce que les molécules qui le composent se combinent et se disgrègent tour à tour, car les mêmes phénomènes se passent dans le poumon, le foie, les reins, etc., et ces organes ne digèrent pas, ils ont chacun une fonction particulière; et, en

outre, ces fonctions ne se suspendant jamais, la fonction devrait être continue, ce qui n'est pas. L'estomac digère parce que la matière animale y est arrangée en membrane muqueuse, musculeuse et séreuse, en villosités et en cryptes; parce qu'elle y est configurée en une espèce de sac; parce que cette poche, ainsi organisée, se trouve dans certains rapports avec d'autres organes, etc. Sa fonction, pas plus que celle d'aucun autre organe, ne dépend donc pas immédiatement de son action organique. Celle-ci n'exerce évidemment qu'une influence indirecte sur celle-là; et si, venant à s'exalter jusqu'au degré morbide, elle augmente quelquefois l'énergie de la fonction, cela est rare et ne peut pas faire loi; le plus ordinairement, au contraire, la fonction se trouble ou cesse quand l'action organique s'accroît. La raison en est que l'exercice d'une fonction ne peut être régulier qu'autant que l'organisation du tissu qui l'exécute reste dans son état normal. En effet, soit qu'un tissu reçoive trop peu de sang et que sa sensibilité s'émousse, soit qu'il en reçoive trop et qu'il devienne trop irritable, le résultat est le même, il cesse de pouvoir remplir convenablement le rôle qui lui est destiné : un estomac enflammé, comme un estomac asthénié, ne convertit plus les aliments en chyme. Il n'en serait certainement pas ainsi si l'exercice des fonctions dépendait immédiatement de l'action organique.

Si donc l'action organique n'a qu'une influence *indirecte* sur l'exercice des fonctions, il en résulte cette première conséquence : que son action ne doit pas accroître l'énergie de celle-ci. Mais elle produit, disons-nous, l'effet contraire. Pourquoi cela? c'est parce qu'un certain degré d'irritabilité ou la présence d'une certaine quantité de sang ou d'autres fluides sont, dans tout organe, deux des conditions nécessaires de l'exercice régulier de sa fonction. Que l'irritabilité s'accroisse au-delà de ce degré que nous ne pouvons préciser, que le sang ou d'autres fluides affluent trop abondamment sous l'influence des stimulants, la fonction doit nécessairement se troubler ou cesser, puisque quelques unes des conditions indispensables pour sa régularité ou son exercice n'existent plus.

Une seule exception existe à cette loi : l'irritation que nous nommerons *nutritive* augmente toujours l'énergie de la fonction,

ainsi que nous le verrons en traitant des *hypertrophies*. Nous ne partageons donc pas l'opinion de Boisseau, qui dit que, dans les tissus irrités, il y a *asthénie de nutrition* et *asthénie de fonction;* il est trop évident que l'énergie de la fonction s'accroît toujours au contraire quand la *nutrition* devient plus active.

L'irritation est susceptible de divers degrés d'intensité. L'habitude seule de l'observer peut apprendre à estimer ces degrés, car elle varie sous ce rapport chez la plupart des individus et dans les divers tissus. Cependant l'étendue qu'elle occupe, la force de la douleur qui l'accompagne, la quantité de fluides qu'elle appelle dans la partie, et l'énergie avec laquelle elle réagit sur les autres organes, peuvent servir à faire apprécier l'intensité. Plus elle est étendue, plus elle est douloureuse, plus l'appel des fluides est considérable, plus les accidents éloignés qu'elle provoque sont graves, et plus elle est intense. Nous ne possédons pas d'autres mesures pour l'apprécier, et on se borne en général à la distinguer vaguement en *légère*, *moyenne* et *intense*. Tout ce que nous avons dit de la marche des maladies en général lui est applicable. Elle est donc *aiguë* lorsqu'elle développe beaucoup de sympathies et qu'elle parcourt rapidement toutes ces périodes; *chronique* dans les circonstances opposées; *continue* quand elle marche sans interruption depuis le début jusqu'à la terminaison; *intermittente* lorsqu'elle disparaît pendant un, deux, trois ou quatre jours, pour revenir, s'évanouir encore, reparaître, et ainsi de suite d'une manière régulière et périodique un nombre de fois indéterminé, et *rémittente* lorsqu'elle participe des deux types précédents, c'est-à-dire lorsqu'avec des symptômes continus elle présente des accès semblables à ceux des irritations intermittentes.

L'intensité de l'irritation dépend évidemment et de l'intensité des causes et de l'irritabilité des tissus. Lorsque les causes sont faibles et les tissus peu irritables, l'irritation est légère ou chronique; elle est au contraire intense ou aiguë dans les circonstances opposées. On conçoit aussi qu'une irritation forte peut naître sous l'influence d'une cause peu énergique, lorsque cette cause agit sur un organe très irritable; et qu'au contraire une irritation légère peut succéder à une cause intense, si son action a eu lieu sur des parties douées de peu d'irritabilité.

Irritations continues.

Nous avons dit, dans nos généralités, que les maladies affectaient principalement deux marches distinctes dans la succession et le développement des phénomènes qui leur sont propres, une continue et l'autre intermittente. Nous avons dit aussi que cette différence dans la marche d'une même affection en introduisait une capitale dans la thérapeutique. Il faut donc lui accorder plus d'importance qu'on ne l'a fait jusqu'à présent dans les traités de pathologie, et que nous ne l'avions fait nous-mêmes dans nos éditions précédentes. Nous diviserons donc les irritations (car c'est dans cette classe seule de maladies que l'intermittence s'observe) en continues et intermittentes.

La continuité est la forme sous laquelle l'irritation se manifeste le plus ordinairement. On en a demandé la cause; elle nous paraît simple. Un agent d'excitation vient à exercer son action sur un tissu; il y exalte l'irritabilité et y détermine un appel de fluides; c'est en vain qu'il cesse ensuite d'agir, la douleur persiste, entretenue par l'abord trop considérable et continu des fluides, comme celui-ci se continue par elle, en vertu de la loi *Ubi dolor, ibi fluxus* (Hippocrate). Et cet enchaînement de cause et d'effet persiste jusqu'à ce que l'art fasse cesser l'un des deux phénomènes en empêchant l'autre, ou jusqu'à ce qu'ils s'affaiblissent et s'usent pour ainsi dire d'eux-mêmes.

L'irritation continue, naît, se développe, s'accroît, se transmet, décroît et se dissipe en obéissant aux mêmes lois qui président au développement régulier de l'action organique. Cela doit être, puisqu'elle n'en est que l'exagération. Ainsi, l'action organique s'exerce sous l'influence des stimulants, et l'irritation naît sous leur action. La première s'harmonise dans tous les tissus par le moyen des sympathies, et la seconde s'étend et se transmet au loin par la même loi. L'action organique languit par l'absence des excitants et par l'influence des sédatifs, et l'irritation décroît et se dissipe dans les mêmes circonstances. Une exception apparente existe à ces lois pour l'action organique, et l'irritation la présente également : c'est ainsi que, par l'action de certains agents sédatifs, tels que le froid, la première s'exalte au point de contact par réaction, ou dans un point éloigné par un effet sym-